

LIVRES : Jean-Louis BENOÎT *Tocqueville moraliste*. Honoré Champion, 2004, 666 pages, 100 €.

SI L'OUVRAGE d'Agnès Antoine, *L'Impensé de la Démocratie. Tocqueville, la citoyenneté et la religion* (Fayard, 2003), préfigurait en quelque sorte l'« année Tocqueville », qui verra en 2005 le deux centième anniversaire de sa naissance, celui de Jean-Louis Benoît en constitue pour ainsi dire le portique. Il se situe dans une perspective analogue où, par delà les études historiques et les commentaires des grandes oeuvres de l'auteur de *La Démocratie en Amérique*, il s'agit de saisir le ressort d'une oeuvre, l'originalité d'une personnalité, un itinéraire intellectuel. Ainsi, dès les premières pages de l'introduction, J.-L. Benoît rappelle-t-il la façon dont ses plus proches amis - et Tocqueville lui-même - se sont essayés à une définition de cette oeuvre et de son auteur. Ecrivain d'abord? Ecrivain politique, plus précisément, mais non exclusivement. Philosophe ambigu? Philosophe politique, principalement, et sociologue, d'abord contesté et finalement reçu, sans oublier l'historien... Mais, ajoute pour sa part J.-L. Benoît, « au delà de ces éléments qui mettent en évidence l'aspect polymorphique de l'oeuvre, une autre dimension, régulièrement évoquée dans nombre de travaux, n'a cependant pas encore donné lieu à une analyse détaillée: c'est la dimension morale qui traverse l'oeuvre dans son entier et qui a commencé à se forger pendant le voyage américain » (p. 16). C'est à cette « dimension morale » que J.-L. Benoît s'attache, par laquelle il offre une approche assez originale et, à notre avis, convaincante de cette personnalité et de cette oeuvre.

C'est au cours du « voyage américain », en 1831, que naît cette « ardente obligation morale », laquelle ne lâchera plus Tocqueville, « obligation » qui était préparée par un milieu familial et une éducation partiellement cléricale (et jansénisante) du fait de son précepteur, l'abbé Lesueur. Ainsi, dès cette introduction toujours, J.-L. Benoît donne les grands traits d'une oeuvre et d'une personnalité de « moraliste » qui marqueront aussi un itinéraire politique. Il prend en compte - on est tenté d'ajouter: à bras le corps 1 - non seulement les grands ouvrages et les grands moments qui marquent l'oeuvre et l'itinéraire, mais son détail, pourrait-on dire, une durée dans laquelle se signale une singulière fidélité à cette dimension « moraliste » - naturellement au double sens du terme: quant à l'observation des moeurs et quant au souci de moralisation des grandes composantes tant de la vie individuelle que sociale, politique que religieuse, etc.

Il ne faudrait pas voir dans cet angle de vue une particularité parmi d'autres de la personnalité de Tocqueville. Pour J.-L. Benoît, il y a là le ressort même de toute une vie, de l'action politique (député, membre de commissions parlementaires, ministre des Affaires étrangères ...) comme de l'oeuvre, qui en seront déterminées, voire dominées. Car, si nous l'avons bien compris, la catégorie de moraliste transcende les autres dimensions et caractéristiques de cette personnalité: philosophe, historien, législateur.. Et c'est peut-être en tant que « sociologue » que cette dimension est la plus manifeste: qu'il se soucie de la condition pénitentiaire - motivation officielle de son voyage en Amérique -, des effets humainement catastrophiques de l'industrialisation - en Angleterre, notamment - ou, plus tard, du fléau des abandons d'enfants, Tocqueville ne perd à aucun instant cette dimension de moraliste dans l'aller-retour incessant entre l'observation des moeurs et le souci de pallier des effets.

A partir de cette saisie générale qui s'avère féconde, J.-L. Benoît peut ressaisir tous les aspects de l'action et de l'oeuvre dans un ouvrage toujours clair dans sa densité même. Depuis les sources antiques et chrétiennes - qui ne marquent pas seulement un homme éduqué par son milieu - jusqu'aux fondements et références que se donne l'homme devenu adulte (ch. 2) pour des choix moraux précis et multiples (ch. 3), le lecteur rencontrera très vite le « Tocqueville moralisateur » à travers la question pénitentiaire (ch. 4), puis le paupérisme (ch. 5), le tout aboutissant à une « éthique du politique » (ch. 6). Après quoi (et sur près de 150 pages) J.-L. Benoît passe en revue les réflexions tocquevilliennes sur « les moeurs », dans l'héritage certes de Montesquieu, mais sans contrainte, Tocqueville marquant ici, à propos de la démocratie notamment, la dominante personnelle de son oeuvre.

Je me garderai bien d'omettre le dernier chapitre, amorcé dès l'introduction et préparé tout au long de cette remarquable analyse. Intitulé « L'écriture du moraliste », il aborde quelque chose qui a sans doute déjà été traité ici et là, et qui ne manque d'ailleurs jamais de frapper le lecteur, mais, à mon sens, J.-L. Benoît témoigne ici d'une particulière finesse. Si tout a été dit, et depuis longtemps, sur les « modèles » suivis par Tocqueville - Pascal sans doute, mais surtout Montesquieu et Rousseau -, est ici proposée une analyse de l'écriture, des figures de style, de l'art du portraitiste, etc., qui dépassent les notations plus ou moins rapides des prédécesseurs de J.-L. Benoît. Sur près de cent pages, tout est fait pour que rien n'échappe au lecteur du brio d'un écrivain qui, en raison même des jeux paradoxaux de son expression, est sans doute l'un des plus grands et des plus originaux du xix^e siècle français, et pas seulement comme écrivain politique.

Signalons, enfin, une quarantaine d'annexes qui donnent une série, heureusement éclectique, de précieux documents difficiles à trouver, dont le choix judicieux permet d'avoir des confirmations précises quant à la dimension « moraliste » de Tocqueville (y compris de la part de ses détracteurs). Et l'on ne regrettera pas que J.-L. Benoît donne également (Annexe n 3) une mise au point sur « Tocqueville et l'Algérie », suite à un lamentable article paru il y a trois ans dans un mensuel français plus ou moins prestigieux..

Tout fait de cet ouvrage une sorte d'« encyclopédie » de l'« être tocquevillien », ce que confirment une table des matières très détaillée, un bon index *nominum* et une bibliographie intelligemment présentée. Par cette mise en valeur de la dimension « moraliste » de l'auteur de *La Démocratie en Amérique*, J.-L. Benoît permet de toucher à ce qui donne une forte cohérence à une personnalité d'autant plus difficile à saisir qu'elle est, dans sa

grande complexité, multiple (parfois jusqu'à la contradiction), forte et fragile dans son éblouissante intelligence, dans la limpidité parfois trompeuse de son style, et la passion contenue de ses implications et engagements, Nous avons là un ouvrage fondamental tant pour l'introduction au corpus considérable de la trentaine de volumes des *OEuvres complètes* (éd. Gallimard) que pour leur intelligence. PIERRE GIBERT .s.j.

Revue *Commentaire*, Numéro 109, mars 2005, pp. 248-249. Complexité de Tocqueville LUCIEN JAUME : Jean-Louis BENOÎT : *Tocqueville moraliste*. (Honoré Champion, 2004, 665 p.)

Disons notre plaisir de ne pas rencontrer un nouveau « commentaire de Tocqueville ». Il en existe beaucoup, et il va sans doute en fleurir encore en cette année du bicentenaire de sa naissance. Le commentaire est généralement de faible utilité, sauf à être réinvesti dans le résumé « prêt-à-porter » si prisé dans les travaux d'étudiants. On ne saurait trop conseiller au lecteur de 2005 de se reporter lui-même au texte, qui est en réalité aussi complexe, polysémique et stratégique que *L'Esprit des lois* ou *Le Prince* de Machiavel : il n'est presque aucune affirmation de la Démocratie en Amérique qui ne trouve (parfois quelques lignes plus loin) son correctif, son prolongement inattendu, voire son démenti.

Il y a un autre mystère Tocqueville, que François Furet avait rappelé dans sa préface à la *Démocratie en Amérique* : si l'on en croit une lettre à Kergorlay de 1835, « il avait autour de vingt ans quand il a imaginé la question qui allait le conduire en Amérique et plus généralement gouverner toute sa vie intellectuelle et politique ». Comment et pourquoi, à vingt ans, Tocqueville fait-il choix d'une idée qui devait conduire sa vie ? « Je n'ai été en Amérique, écrit-il à Kergorlay, que pour m'éclairer sur ce point. » La question demanderait une étude du contexte intellectuel dans lequel il a formé sa pensée, et notamment du moment de grand bouillonnement et de crise de tous les repères qui s'étend, approximativement, entre 1825 et 1828. Il faudrait faire le point sur le débat entre les doctrinaires et le *Mémorial catholique*, étudier les rapports de Tocqueville avec Lamennais, avec les premiers socialistes, avec les thèses du légitimisme réformateur, etc. Il faudrait également rompre avec les façons rituelles, mais trop extérieures, d'évoquer ses rapports avec Pascal, les moralistes, le XVIII^e siècle. Déjà Raymond Aron, en 1965, avait contesté les rapprochements insuffisamment étayés que Diez del Corral établissait entre Pascal et Tocqueville.

Pour toutes ces questions, le livre de Jean-Louis Benoît apporte des matériaux et des propositions utiles. Il nous montre comme on ne l'avait jamais fait auparavant le type humain, moral et politique que le précepteur, l'abbé Lesueur, a incarné pour le jeune Alexis. Souhaitant que l'on déporte la « race maudite » des libéraux (lettre de 1822 au frère Edouard), Lesueur représente un esprit ultra dont Tocqueville reconnaîtra les justes sources de ressentiment, mais avec lequel il n'a jamais fait de concessions. En même temps, le précepte majeur de l'abbé (« Consulte ta conscience, mon cher Alexis; consulte-la toujours », au lieu de reconduire le principe d'autorité catholique, la thèse des « droits de la vérité », conduit à une attitude à la fois proche du jansénisme et du Vicaire savoyard. L'éducation de Tocqueville est fortement éclairée dans cet ouvrage, de même que les dures batailles qu'il mène contre son milieu pour aimer des femmes choisies hors de la noblesse (Rosalie Malie d'abord, pendant huit ans, puis Marie Mottley, qu'il épouse au bout de sept ans). À la mort de Tocqueville, l'épouse se voit exclue du faire-part familial. Tocqueville, rejeton d'une aristocratie qui a le sens du service public comme ressourcement à l'âge de l'égalité, Tocqueville qui se bat en duel pour sa belle (février 1823), souffre cependant des codes de sa classe. Il est peu étonnant, après cela, qu'il accorde une attention prioritaire aux « mœurs » et aux rapports entre les lois, les mœurs, les manières, dans la lignée de Montesquieu, ou qu'il écrive sur le duel (lorsqu'il est jeune magistrat) et sur l'honneur. Cette perspective d'un tête-à-tête permanent avec certaines figures (réelles et imaginaires) de l'aristocratie devrait permettre de comprendre à l'art d'écrire » que j'ai évoqué plus haut. Jean-Louis Benoît a parfaitement raison lorsqu'il souligne que Tocqueville songe à sa propre expérience en analysant la famille et le mariage (cinq chapitres de *Démocratie en Amérique* II) : « Lorsqu'un homme et une femme veulent se rapprocher à travers les inégalités de l'état social aristocratique, ils ont d'immenses obstacles à vaincre. » Et il pense encore à sa famille (comme il le confie dans les manuscrits) lorsqu'il compare le modèle démocratique à la famille aristocratique : « L'aristocratie resserre les liens sociaux mais elle détend les liens naturels et elle sépare les parents en même temps qu'elle rapproche les citoyens. »

J.-L. Benoît nous présente un Tocqueville « moraliste » (au triple sens d'analyste des mœurs, de comparatiste entre formes sociales, de conseiller prudentiel de la démocratie) qui étudie les problèmes de son temps avec un bagage culturel que l'on souhaiterait aux administrateurs actuels : l'analyse est particulièrement fouillée sur la question des prisons et sur celle du paupérisme, mais aussi en matière militaire car Tocqueville a consacré cinq chapitres à un domaine dont il jugeait qu'il serait décisif pour la démocratie moderne.

Le travail de J.-L. Benoît campe incontestablement un Tocqueville vivant, à la fois par la pensée et par l'existence, un Tocqueville dont le doute aigu n'est pas extérieur à la réflexion mais constitutif de cette dernière. Un moraliste qui, pour se connaître et panser ses blessures, analyse les autres humains : l'équation est en effet très classique dans notre culture, et Tocqueville est peu compréhensible sans notre histoire, notre littérature et notre philosophie. C'est avec brillant que J.-L. Benoît nous montre, par exemple, comment le portrait de l'Américain satisfait de sa nation (*Démocratie en Amérique* 3^e partie, chap. 16) ressuscite, de façon dire tout l'art du « caractère » chez La Bruyère.